Document generated on 07/11/2025 11:22 p.m.

Recherches sociographiques

Bernard AUDET, *Se nourrir au quotidien en Nouvelle-France*, Québec, Éditions GID, 2001, 367 p.

André Côté

Volume 44, Number 2, mai–août 2003

Gouvernance locale et économie sociale

URI: https://id.erudit.org/iderudit/007711ar
DOI: https://doi.org/10.7202/007711ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Côté, A. (2003). Review of [Bernard AUDET, *Se nourrir au quotidien en Nouvelle-France*, Québec, Éditions GID, 2001, 367 p.] *Recherches sociographiques*, *44*(2), 409–410. https://doi.org/10.7202/007711ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

de 1998 à 2001. Ça va d'une belle apologie de *La famille Plouffe* en regard du *Refus global*, tous deux cinquantenaires, à un plaidoyer pour *Le Canada : une histoire populaire*, « œuvre remarquable à plusieurs égards » (p. 127). L'ensemble concerne diverses parutions de l'heure, d'importance et notoriété variables, des savantes *Normes* de Maurice Séguin à « la bombe de Normand Lester ». Cornellier y met en scène plusieurs polémiques historiennes : Serge Gagnon contre Ronald Rudin, Pierre Tousignant contre Gérard Bouchard, Christian Dufour contre Mario Cardinal... – y compris la référence aux mythiques « querelles qui ont opposé l'école de Montréal à l'école de Laval » (p. 126), lesquelles se résument en fait au morceau de bravoure du Hamelin de jeunesse et à la grande empoignade « Wallot / Ouellet » dans les années 1970. Quant aux polémiques réelles qu'il rapporte, le chroniqueur y prend un prudent parti de spectateur à convictions nationalistes, tout en avouant « tirer un plaisir immense de ces chocs au sommet qui obligent aux remises en question et au qui-vive intellectuel » (p. 82).

Cornellier est bon lecteur. Il sait ramasser le contenu d'un ouvrage sans en déformer les thèses pour mieux les réfuter, travers auquel cèdent trop souvent les protagonistes du débat historiographique. Bon lecteur aussi en ce qu'il a l'enthousiasme facile : « un des plus importants essais québécois des dernières années », « le texte le plus remarquable de ce recueil », « une contribution époustouflante de justesse et de sensibilité », « un intellectuel imposant à la pensée profonde »... Professeur de littérature spécialisé dans l'essai, il est cependant en position faible comme critique de la raison historienne, qu'il tend à ramener à la polémique idéologique, et il se qualifie mal comme arbitre de la pensée « profonde » ou « révolutionnaire ». Outre l'allégeance à Fernand Dumont, son jugement d'honnête homme se fonde sur la catégorie « réactionnaire / progressiste », prêt-à-penser récurrent de ses chroniques au *Devoir*, dont il n'use heureusement ici qu'avec parcimonie. Si précieux soient-ils pour signaler intelligemment les dernières parutions, ses comptes rendus journalistiques n'avaient pas assez de substance pour être convertis en oeuvre durable. L'intérêt du recueil, peut-être, c'était de ramener « sur la place publique » quelques titres trop oubliés, dont seulement deux coursiers pourtant de l'écurie Septentrion.

Nicole GAGNON

Département de sociologie,
Université Laval.

Bernard AUDET, *Se nourrir au quotidien en Nouvelle-France*, Québec, Éditions GID, 2001, 367 p.

L'auteur aborde son sujet de façon classique, en six chapitres qui vont de pair avec les gestes posés pour s'alimenter, depuis les cultures, la pêche et les cueillettes jusqu'à la consommation des denrées, en incluant les manières de table. On pourrait

donc s'attendre à une démonstration rigoureuse des thèmes proposés. Or, rien de tel, car à vrai dire, sauf en quelques endroits, on ne trouve point de démonstration.

La méthodologie de l'auteur est la suivante : au début de chaque chapitre, il énonce quelques idées (non une problématique), puis mentionne des sources qui leur font allusion à l'intérieur même du texte. Il cite constamment Champlain, le Père Le Jeune, Marie de l'Incarnation, Pierre Boucher, l'ingénieur Franquet et le naturaliste suédois Kalm. Comme Kalm s'est intéressé de près à cette question, il a droit à un traitement de faveur et il fait l'objet de plusieurs mentions. La répétition de ces sources est telle que le lecteur perd le fil conducteur du propos et en vient même à s'ennuyer. Est-ce là l'objectif d'un ouvrage ? Pourquoi ne pas faire, d'abord sur son bureau, une analyse des sources, puis présenter au lecteur les grandes idées qui s'en dégagent ? Ce sont les enseignements des sources documentaires eu égard à une problématique qui intéressent le lecteur et non les sources en elles-mêmes.

Ajoutons quelques remarques sur le contenu. L'auteur mentionne à plusieurs reprises que la société canadienne d'alors avait pour modèle la société métropolitaine française ; on voulait l'imiter, dans son comportement, souligne-t-il, et en conséquence, dans ses recettes et ses manières de table. Ce faisant, il oublie que les liens entre la France et sa colonie se sont vite rompus, en raison, d'une part, des communications difficiles et, d'autre part, de l'analphabétisme de la majorité de la population. Et puis, le nouvel environnement imposa des contraintes auxquelles la population devait s'acclimater. Ainsi, au fil des années, émergea une société certes similaire à celle de la métropole sur plusieurs aspects de la vie courante – sur lesquels on n'insistera pas – mais, différente sur beaucoup d'autres volets, comme des relations humaines harmonieuses entre les divers groupes socioprofessionnels tant à la ville qu'à la campagne ; la possibilité qu'offre la colonie de gravir des échelons dans la hiérarchie sociale selon son talent ; enfin, la complicité discrète qui se développe entre les divers niveaux de pouvoir et la population en vue de freiner le mercantilisme arrogant de la France.

On souhaite prendre ses distances vis-à-vis de la métropole et s'en distinguer, comme le font d'ailleurs à la même époque les colonies portugaises, espagnoles, hollandaises et anglaises. Il ne s'agit donc pas d'un phénomène particulier à la Nouvelle-France. Est-il bon de rappeler que, durant la Guerre de la Conquête, des militaires français tels Montcalm et le chevalier de Lévis ont observé constamment ces différentes manières d'être et d'agir ? Dans ce contexte, qu'on ne vienne plus dire que les anciens Canadiens avaient le souci constant d'imiter la métropole dans leur vie quotidienne. C'est inexact de le penser et, surtout, de l'écrire.

André CÔTÉ

Département des sciences humaines,
Université du Québec à Chicoutimi.